

**TA RACE N'EXISTE PAS
MAIS TA CONNERIE SI**



DR. SARCASME

Ta race n'existe pas mais ta connerie si

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Arbre Généalogique en Slip	4
Chapitre 2 : Le Test ADN ou la Fin du Monde	8
Chapitre 3 : Le Paradoxe du Kebab de minuit	13
Chapitre 4 : Le Grand Remplacement (de tes neurones)	18
Chapitre 5 : Homo Sapiens vs. Homo Cretinus	22
Chapitre 6 : L'Expert YouTube en Phrénologie	26
Chapitre 7 : La Culture, ce Buffet à Volonté	31
Chapitre 8 : Le Syndrome du 'Je ne suis pas raciste, MAIS...'	35
Chapitre 9 : Fier d'être né quelque part (par accident)	39
Chapitre 10 : Le Darwinisme Inversé	44
Chapitre 11 : L'Uniforme du Rebelle de Canapé	49
Chapitre 12 : Conclusion : On est tous des cousins cons	53

Chapitre 1

L'Arbre Généalogique en Slip

Pose ce test ADN tout de suite, Jean-Eudes. Pose-le avant que la réalité ne vienne piétiner tes derniers rêves de grandeur aristocratique avec la délicatesse d'un diplodocus en fin de soirée. On te voit, là, avec ton petit thorax bombé, à nous expliquer que ta lignée remonte aux croisés, aux ducs de je-ne-sais-quoi, ou à une quelconque noblesse qui maniait l'épée avec l'élégance d'un dieu. Tu te visualises comme le fruit d'un chêne majestueux, solide, enraciné dans un terreau de pureté millénaire.

Laisse-moi te dire un truc : ton arbre généalogique ne ressemble pas à un chêne. Il ressemble à un buisson de ronces qui a survécu à un incendie de forêt et qui a été ensuite mâchonné par une chèvre dépressive. C'est un plat de spaghettis oublié au micro-ondes. Si on enlevait le vernis social et les mensonges de ta grand-mère (qui, soyons honnêtes, a bien dû arranger la vérité pour masquer le fait que l'oncle Gédéon avait un penchant un peu trop prononcé pour les brebis), ton arbre serait en slip. Et pas un beau slip de créateur, non. Un vieux slip kangourou jauni, détendu, qui ne soutient plus rien.

Le problème de la « pureté », c'est que c'est un concept de lessive, pas de biologie. Tu crois sincèrement que tes ancêtres ont passé deux mille ans à se regarder dans le blanc des yeux en attendant que le « bon parti » de la même paroisse se présente ? La génétique, c'est pas une ligne droite, c'est un jeu de auto-tamponneuses dans un champ de boue. Ton sang « pur », c'est un cocktail de survivants, de fuyards, de violeurs de passage, de marchands de tapis opportunistes et de paysans qui n'avaient rien d'autre à faire l'hiver que de se réchauffer sous la paille avec n'importe qui passant à portée de main.

Parlons-en, de ton ancêtre « pur-sang ». Ce fier guerrier, ce pionnier dont tu portes le nom avec une fierté qui frise l'AVC. En réalité, c'était probablement un mec qui s'appelait « Grok » et dont le seul exploit héroïque a été de courir plus vite que ses cousins quand le mammoth a chargé. Ton ancêtre n'était pas un conquérant avec une vision géopolitique ; c'était un migrant économique. Il n'a pas quitté sa steppe natale par goût de l'aventure, mais parce qu'il n'y avait plus rien à bouffer et que le clan d'en face avait des gourdins plus gros que les siens. Il cherchait juste un coin sans mammoths, un endroit où l'herbe était un peu moins gelée et où il pourrait piquer la femme du voisin sans se faire ouvrir le bide.

D'ailleurs, si tu pouvais voir la tête de ton fameux « lignage », tu ferais une syncope. Tu te revendiques de la « Vieille Europe » ? Félicitations, tu es un mélange instable de Gaulois hirsutes qui ne connaissaient pas le savon, de Romains qui passaient leur temps à se piquer leurs esclaves, de Wisigoths qui s'étaient perdus en cherchant l'Espagne, et probablement d'un passage éclair de Huns qui n'étaient pas là pour prendre le thé. Ta génétique, c'est un inventaire à la Prévert rédigé par un mec bourré. Tu n'as pas des racines, tu as des métastases géographiques.

Regarde-toi, fier de tes « origines ». C'est fascinant, cette capacité humaine à s'approprier le mérite de gens qu'on n'a jamais rencontrés et qui nous auraient probablement assommés pour nous piquer nos chaussures s'ils nous croisaient dans une ruelle. Tu te sens supérieur parce que tu penses descendre d'un roi ? Statisquement, vu la libido des monarques et la mortalité infantile, on descend tous d'un roi. Et d'un serf. Et d'un voleur de poules. La seule différence, c'est que le roi avait un meilleur service de relations publiques pour faire oublier qu'il était le fruit d'une consanguinité telle que son arbre généalogique ressemblait à un poteau télégraphique.

Et puis, il y a cette obsession pour la « terre ». « Mes ancêtres sont d'ici depuis dix générations ! » Bravo. Ça veut juste dire que tes ancêtres étaient soit trop pauvres

pour voyager, soit trop casaniers pour aller voir si la rivière d'à côté était plus bleue. C'est pas de la fidélité au terroir, c'est de l'inertie. Pendant que le reste du monde s'échangeait des fluides, des épices et des idées, ta branche à toi s'accrochait au même lopin de terre avec l'obstination d'un lichen sur un caillou. Tu appelles ça du patrimoine, j'appelle ça un manque d'imagination flagrant.

Le plus drôle, c'est le choc du test ADN. Ce moment merveilleux où le petit bourgeois identitaire reçoit ses résultats et découvre qu'il est à 12% d'Afrique du Nord, 8% d'Europe de l'Est et qu'il a un segment d'ADN néandertalien plus large que son sens de l'autodérision. C'est là que le « massacre » commence vraiment. Toute ta construction mentale s'effondre. Le « Nous » contre « Eux » devient un « Moi » contre « Le reste de mon génome ». Tu te rends compte que ton sang est un melting-pot que même la mairie de New York refuserait de gérer.

Tu n'es pas le gardien d'une flamme sacrée, Jean-Eudes. Tu es le résultat d'une suite ininterrompue d'accidents biologiques, de malentendus amoureux et de migrations forcées par la météo ou la famine. Ta « race », c'est une invention pour te rassurer quand tu réalises que ta vie personnelle a autant de relief qu'une biscotte sans sel. Tu t'accroches à ton arbre généalogique parce que c'est la seule chose qui te permet de te sentir « spécial » sans avoir à lever le petit doigt. C'est le niveau zéro de l'ambition : être fier de son code barre génétique alors qu'on n'a même pas choisi le fournisseur.

La vérité, c'est que ton arbre est en slip parce qu'il n'a rien à cacher, si ce n'est une immense médiocrité partagée. On est tous les enfants de migrants qui ont eu de la chance. On est tous les descendants de types qui ont eu la frousse, qui ont fui la guerre, qui ont cherché le soleil ou qui ont juste suivi une proie un peu trop loin. La pureté, c'est pour les chiens de concours qui finissent avec des problèmes respiratoires et des hanches qui lâchent à quatre ans. L'humain, le vrai, c'est un bâtard magnifique, un mélange foireux de gènes venus des quatre coins du monde pour finir par produire... toi, assis sur ton canapé, à juger les gens qui ne te ressemblent pas.

Alors la prochaine fois que tu voudras parler de tes racines, pense à ce buisson emmêlé. Pense à ce migrant qui fuyait les mammoths et qui, s'il te voyait aujourd'hui, te foutrait probablement une baffa pour te demander pourquoi tu passes autant de temps à regarder en arrière au lieu de chercher où se trouve la prochaine source de nourriture. Ta race n'existe pas, c'est un mirage pour les esprits faibles qui ont besoin de clôtures pour ne pas se perdre. Ta connerie, par contre, elle est bien réelle, elle est palpable, elle est universelle. Et contrairement à ton sang, elle est, pour le coup, d'une pureté absolument terrifiante.

Fin du massacre. Remonte ton slip, Jean-Eudes, on voit tes racines. Et franchement, ça ne fait rêver personne.

Chapitre 2

Le Test ADN ou la Fin du Monde

Tu as donc fini par le faire. Tu as succombé à cette pulsion narcissique moderne qui consiste à payer quatre-vingt-dix balles pour cracher dans un tube en plastique, tout ça pour qu'une multinationale basée dans l'Utah ou en Israël puisse revendre tes données de santé à des assureurs véreux tout en te confirmant que, oui, tes ancêtres étaient des mammifères. Félicitations, Jean-Michel G génétique. Tu attendais ce mail avec l'impatience d'un gamin la veille de Noël, espérant secrètement qu'on t'annonce que tu descends en ligne directe de Ragnar Lodbrok ou d'un obscur chef de clan écossais ayant combattu avec Braveheart. Tu te voyais déjà commander un kilt sur Amazon ou te faire tatouer des runes vikings sur l'avant-bras pour justifier ton penchant pour la bière tiède et ta pilosité faciale de hipster en fin de droit.

Sauf que l'algorithme, lui, il n'en a rien à foutre de tes fantasmes de pureté ou de tes rêves de drakkar. L'algorithme, c'est le juge de paix de ta connerie. Et quand tu as cliqué sur « Consulter mes résultats », l'écran n'a pas affiché l'image d'un guerrier nordique sous les aurores boréales. Il a affiché une vérité froide, mathématique, et absolument délicieuse pour quiconque possède un minimum de sens de l'ironie.

Douze pour cent.

Ce n'est pas beaucoup, douze pour cent. C'est à peu près la part de batterie qui te reste quand tu commences à paniquer parce que tu ne trouves pas ton chargeur. C'est le taux d'alcoolémie d'un vin rouge de supermarché. Mais dans le contexte de ton arbre généalogique, ces douze pour cent sont une déflagration nucléaire. Parce que ces douze pour cent représentent exactement, précisément, mathématiquement, ce que tu détestes le plus au monde.

Tu sais de quoi je parle. Ce groupe de gens que tu étrilles méthodiquement à chaque repas de famille, entre le fromage et le dessert, quand le vin rouge a fini de délier les langues et de libérer les préjugés. Ces gens que tu qualifies de « problème civilisationnel », ceux que tu accuses de tous les maux de la terre, du chômage de ton cousin Kevin à la pluie qui tombe pendant tes vacances en Bretagne. Ces gens dont tu dis qu'ils « ne sont pas comme nous ».

Eh bien, devine quoi, Jean-Eudes ? Ils sont « toi ». À hauteur de douze pour cent, ton sang est un cocktail Molotov balancé en pleine figure de tes certitudes de comptoir.

Imagine la scène. Tu es là, devant ton MacBook, avec ta tisane bio et tes convictions de béton armé, et tu découvres que ton arrière-arrière-grand-mère a eu un coup de foudre torride pour un représentant de cette fameuse « menace » que tu dénonces sur Twitter avec des emojis drapeau. Pendant que tu théorises sur la défense des frontières et l'étanchéité des cultures, tes propres gènes se livraient à une partouze cosmopolite dans ton dos. Ton ADN, c'est l'ONU après une soirée trop arrosée, et toi, tu es le produit fini de ce joyeux bordel.

L'horreur absolue, c'est ce moment de latence cérébrale où tu essaies de négocier avec la réalité. C'est la phase de déni. « Non, mais c'est une erreur. Ils ont inversé les tubes au labo. C'est un complot des mondialistes pour nous faire croire qu'on est tous pareils. » Tu commences à chercher des articles sur Google pour savoir si le pollen peut fausser les résultats MyHeritage. Tu te demandes si le fait d'avoir mangé un kebab la veille du test a pu contaminer l'échantillon. Tu es prêt à croire que la science est une opinion, juste pour ne pas avoir à admettre que ton sang contient les ingrédients de ton propre cauchemar idéologique.

Mais les chiffres sont têtus. Douze pour cent. C'est assez pour te donner des droits de réponse, mais pas assez pour te donner une double nationalité. C'est juste ce qu'il faut pour te transformer en l'arroseur arrosé de la génétique.

C'est là que le malaise s'installe pour le prochain repas de famille. Dimanche prochain, chez la tante Yvonne, le sujet va forcément tomber. On va parler de l'actualité, du « grand remplacement », de la perte des valeurs. Et toi, tu seras là, avec ton secret qui te brûle la glotte. Tu vas regarder ton oncle raciste, celui qui porte ses chemises trop serrées et qui pense que la diversité est une maladie tropicale, et tu vas réaliser que s'il te passe au microscope, il va faire une attaque cardiaque.

Vas-tu leur dire ? Vas-tu avouer que la lignée des « purs » est en fait une recette de cuisine fusion réalisée par un chef aveugle ?

La vérité, c'est que ces tests ADN sont la plus grande machine à baffes de l'histoire de l'humanité. Ils sont là pour nous rappeler que la pureté est une invention de gens qui n'ont jamais voyagé plus loin que le bout de leur jardin. La pureté, c'est pour les chiens de race qui finissent avec des problèmes respiratoires et des hanches en compote. L'humain, lui, est un voleur de gènes. On a passé des millénaires à se piquer les territoires, les femmes, les hommes, les recettes de cuisine et les marqueurs biologiques. On est tous le résultat d'un migrant qui a eu de la chance et d'une barrière qui n'était pas assez haute.

Mais toi, tu restes bloqué sur tes douze pour cent. Ça te ronge. Tu commences à te regarder dans le miroir en cherchant des signes. Est-ce que mon nez est un peu plus comme ceci ? Est-ce que mon teint est un peu plus comme cela ? Tu deviens le profilage racial que tu adorais pratiquer sur les autres, mais appliqué à ton propre reflet. C'est l'arroseur arrosé version biologique. Tu es devenu ton propre ennemi de l'intérieur.

Et le pire, c'est que tu ne peux pas « rendre » ces douze pour cent. Tu ne peux pas aller à la préfecture pour demander une expulsion génétique. Ils sont là, bien au chaud dans tes mitochondries, à se foutre de ta gueule chaque fois que tu ouvres la bouche pour dire une connerie sur « l'identité nationale ». Ton identité, c'est un puzzle dont il

manque des pièces et dont les couleurs bavent.

Ce test MyHeritage, c'était pas un voyage aux origines, c'était un crash-test de ton ego. On t'a vendu de la poésie ancestrale, on t'a livré une réalité de terrain : tu es un bâtard. Comme tout le monde. La seule différence, c'est que maintenant, tu as la facture et le diagramme circulaire pour le prouver.

Alors, que faire ? Tu peux continuer à jouer les puristes, à prétendre que ces douze pour cent sont une anomalie statistique, une poussière dans l'engrenage de ta supériorité imaginaire. Ou alors, tu peux enfin fermer ta gueule. Tu peux réaliser que ton sang se fout royalement des frontières que tu dessines dans ta tête. Que tes ancêtres ne se demandaient pas s'ils préservait une culture, ils essayaient juste de ne pas crever de faim et de trouver quelqu'un de sympa (ou de disponible) pour se reproduire.

La fin du monde n'est pas venue de l'extérieur, Jean-Eudes. Elle est venue d'un petit tube en plastique rempli de ta propre salive. Elle est venue de la découverte que tu es le fruit de tout ce que tu prétends mépriser. Et au fond, c'est la meilleure nouvelle de l'année. Parce que si tu es douze pour cent « l'autre », alors peut-être que l'autre est aussi un peu toi. Et si tout le monde est un peu l'autre, alors personne n'est vraiment chez soi, ou tout le monde l'est.

Mais bon, je te connais. Tu vas probablement effacer le mail, jeter les résultats et continuer à brailler tes certitudes rances dimanche prochain. Après tout, la connerie, elle, est héréditaire à cent pour cent. Et contrairement aux origines géographiques, elle n'a besoin d'aucun test ADN pour se manifester. Elle est là, éclatante, pure, sans aucun mélange. C'est peut-être ça, ta seule vraie racine : une bêtise ancestrale, transmise de génération en génération, avec une régularité qui forcerait presque l'admiration.

Allez, remballe ton kit. Tes ancêtres te regardent et, honnêtement, ils ont honte. Non

pas de ce que tu es, mais de ce que tu refuses d'être : un joyeux mélange de rien du tout, perdu sur un caillou qui tourne dans le vide.

Bienvenue dans la famille humaine. C'est un bordel sans nom, on se déteste tous, mais on partage tous le même fournisseur de protéines depuis la nuit des temps. Range ton kilt, Jean-Eudes. Tu n'es pas un Viking. Tu es juste un gars qui a craché dans un tube pour découvrir qu'il était son propre cauchemar. Et franchement, c'est la chose la plus drôle que la science ait jamais produite.

Chapitre 3

Le Paradoxe du Kebab de minuit

Regardez-le. Admirez ce spécimen de compétition, campé sur ses deux jambes un peu flageolantes à la sortie du « Pub de la Marine », quelque part entre une zone industrielle dévastée et un centre-ville qui sent le désinfectant et le désespoir. Il s'appelle Loïc, ou peut-être Thierry, peu importe. Pour les besoins de la démonstration, appelons-le l'Identitaire à l'Estomac Fragile.

Il y a encore vingt minutes, Loïc était le roi de la piste, ou plutôt le roi du comptoir. Entre deux mousses tièdes, il refaisait le monde, le sien, celui qu'il imagine peuplé de chevaliers en armure et de bergères qui ne mangent que du jambon-beurre sous des chênes centenaires. Il a hurlé à qui voulait l'entendre que « la France sombre », que « l'identité se perd » et qu'il est temps de « bouter les envahisseurs ». Il a même cité une phrase de Charles Martel qu'il a lue sur un même Facebook, alors qu'il est incapable de situer Poitiers sur une carte sans faire planter son GPS.

Mais voilà. Minuit a sonné. La bière a fait son œuvre. Le foie de Loïc, cet organe lâche et cosmopolite, vient de lancer un ultimatum. Et soudain, toutes les théories du Grand Remplacement s'évaporent devant une urgence biologique absolue : l'hypoglycémie post-cuite.

Et où se dirige notre croisé de pacotille ? Est-ce qu'il cherche désespérément une crêperie bretonne ouverte à point d'heure pour communier avec ses racines celtiques ? Est-ce qu'il gratte à la porte d'un bistrot de terroir pour obtenir une andouillette AAAAA dans le respect des traditions ancestrales ? Non. Ses pieds, mus par un instinct de survie que la raison ignore, le traînent vers cette unique balise lumineuse dans la nuit : l'enseigne au néon clignotant qui affiche « ISTANBUL GRILL – CHEZ

MEHMET ».

C'est ici que se joue le plus grand drame de la sociologie moderne. Le Paradoxe du Kebab de Minuit.

Observez la file d'attente. C'est le seul endroit sur terre où le militant du RN, le hipster en fixie et le travailleur de nuit se côtoient dans un silence religieux. Loïc entre. L'odeur de la graisse de mouton et des épices orientales l'enveloppe comme un câlin qu'il refuse d'assumer en public. Devant lui, Mehmet. Mehmet, c'est l'ennemi théorique de Loïc. Mehmet, c'est celui qu'il veut renvoyer « chez lui » à coups de hashtags rageurs sur X (ex-Twitter).

Mais là, face à la broche tournante, Mehmet est Dieu. Il possède le couteau électrique, l'instrument sacré qui va trancher de fines lamelles de salut. Et Loïc, le fier descendant des Francs, baisse les yeux. Il ne parle plus de frontières. Il ne parle plus de remigration. Il prononce les cinq mots les plus hypocrites de la langue française, avec une humilité qui frise la génuflexion :

« Un complet, sauce blanche, chef. »

Analysons cette phrase, voulez-vous ? C'est un chef-d'œuvre de soumission gastronomique.

« Complet ». Loïc veut tout. La salade, la tomate, l'oignon. La sainte trinité du maraîcher qui, statistiquement, a été cultivée par des gens dont il ne veut pas partager le code postal.

« Sauce blanche ». Ah, le choix de la couleur ! Peut-être une tentative désespérée de son inconscient pour rester dans le thème de la pureté raciale ? Sauf que la sauce blanche, c'est du yaourt, de l'ail et des herbes. C'est la Méditerranée en tube plastique de 5 litres. C'est l'anti-mayonnaise, l'anti-beurre demi-sel.

Et enfin, le mot de la fin : « Chef ».

Le raciste ne dit jamais « Chef » à son patron, à son banquier ou à son assureur. Il réserve ce titre de noblesse exclusivement à l'homme qui tient son destin digestif entre ses mains. À cet instant précis, la hiérarchie raciale est totalement inversée. Mehmet est le suzerain, Loïc est le vassal affamé qui mendie son tribut de protéines.

Ce qui est fascinant, c'est la gymnastique mentale que Loïc va opérer pendant qu'il engloutit son sandwich dans le froid, sur le rebord d'un trottoir crasseux. Dans son cerveau embrumé par le houblon, il y a un pare-feu idéologique digne de la CIA. Pour lui, ce kebab n'est pas une preuve d'échange culturel réussi. Non, c'est une « prise de guerre ». Dans son délire, il ne mange pas un plat turc ou maghrébin, il « consomme la défaite de l'autre ». Ou mieux : il considère que le kebab est devenu un droit de l'homme français, au même titre que la Sécurité sociale ou le droit de râler sur le prix du diesel.

Si vous lui faisiez remarquer l'ironie de la situation, il vous répondrait avec cette mauvaise foi sublime qui caractérise l'espèce : « Bah, c'est juste de la bouffe, faut bien bouffer, et puis c'est les seuls qui sont ouverts. »

C'est là que le bât blesse, mon petit Loïc. Si « les seuls qui sont ouverts » sont ceux que tu passes tes journées à insulter sur les forums de discussion de "Français de souche", c'est peut-être que ta civilisation rêvée est un peu... comment dire... léthargique ? Si la défense de la culture française s'arrête dès que ton estomac réclame du gras à 23h45, c'est que ton identité est moins solide qu'une feuille de papier durüm trempée dans l'huile.

Imaginez la scène historique. Charles Martel à Poitiers, recevant une livraison de tacos trois viandes sauce algérienne juste avant la bataille, parce que « bon, c'est quand même pratique ». Ça casse un peu le mythe, non ?

Le kebab est le test de Turing de la connerie humaine. C'est le moment où la réalité physique vient percuter l'idéologie de plein fouet. On ne peut pas détester une culture

tout en ayant le colon rempli de ses spécialités culinaires. Enfin, si, on peut, mais ça s'appelle être un parasite intellectuel. C'est vouloir le goût du monde sans les gens qui vont avec. C'est vouloir l'exotisme dans l'assiette et les barbelés à la frontière.

Et le pire, c'est le lendemain matin. Loïc se réveille avec la gueule de bois et un reste d'oignon cru qui lui sert d'haleine. Il se regarde dans la glace, il a un peu mal au bide — sans doute la faute de « l'hygiène de ces gens-là », pense-t-il pour se rassurer, alors qu'il a lui-même ingurgité l'équivalent calorique d'un petit poney en une seule prise.

Il reprend son téléphone. Il retourne sur les réseaux sociaux. Il tape : « Marre de ne plus se sentir chez soi en France. On est envahis. »

Puis, il pose son téléphone et va se faire un café. Il a oublié que hier soir, pendant dix minutes, il a partagé une intimité sacrée avec Mehmet. Il a oublié que le gras du kebab a sauvé son cerveau de la déshydratation totale. Il a oublié que son ADN, ce truc qu'il chérit tant sans le comprendre, est en train de se mélanger joyeusement avec des molécules de cumin et de coriandre dans ses intestins.

C'est ça, la vraie connerie. Ce n'est pas seulement d'être raciste. C'est d'être un raciste qui a faim. C'est de vouloir un monde monochrome tout en exigeant une carte des saveurs en technicolor.

Alors, la prochaine fois que vous croiserez un défenseur de la « race pure » avec une tache de sauce samouraï sur son polo de marque française (fabriqué au Bangladesh), ne discutez pas. Ne sortez pas de statistiques sur l'immigration ou de traités d'histoire. Contentez-vous de lui sourire et de lui demander : « Alors, le complet sauce blanche, il était bon ? »

Parce qu'au fond, la seule chose que Loïc défend vraiment, ce n'est pas le territoire, ce n'est pas la langue, ce n'est pas le sang. C'est son droit inaliénable à être une

contradiction sur pattes, un génie du paradoxe qui veut bouter l'étranger hors de France, mais qui, s'il n'y avait plus de kebabs, serait le premier à appeler ça une dictature.

Bienvenue dans la connerie française, Loïc. Elle n'a pas d'odeur, mais elle a un arrière-goût d'ail qui ne partira jamais, même avec toute l'eau bénite de la chrétienté. Et entre nous, Mehmet le sait. Quand il te tend ton sandwich et qu'il te dit "Bon appétit, mon ami", il n'est pas ton ami. Il est juste le témoin silencieux de ta défaite intellectuelle, vendue pour seulement sept euros cinquante, frites comprises.

Chapitre 4

Le Grand Remplacement (de tes neurones)

Arrête de regarder derrière le rideau de ta cuisine, Loïc. Personne n'est en train de ramper dans ton jardin avec un couteau entre les dents et un exemplaire du Coran pour piquer ta place. Vraiment. Respire. Pose cette télécommande, éteins CNews deux minutes et regarde-toi dans une glace. Enfin, évite peut-être la glace si tu viens de te réveiller, on ne voudrait pas que tu fasses une attaque avant d'avoir compris le concept : le « Grand Remplacement », c'est la version géopolitique de croire qu'un top-modèle brésilien va braquer ta maison pour te voler ton abonnement à *Chasse et Pêche* et tes chaussettes dépareillées.

Le narcissisme de la paranoïa est fascinant. Pour avoir peur d'être remplacé, il faut d'abord être persuadé qu'on occupe une place enviable. Or, Loïc, sans vouloir être désobligeant, ta « place » dans la société française actuelle, c'est globalement un périmètre de deux mètres carrés autour d'un canapé en simili-cuir qui pèle, parsemé de miettes de chips au vinaigre et de taches de bière tiède que tu appelles affectueusement « ton patrimoine ».

Tu penses vraiment que dans les bureaux de l'ONU, ou dans les tentes de fortune de la jungle de Calais, il y a des types qui se réunissent en secret en disant : « Les gars, j'ai le plan parfait. On va traverser trois mers, deux déserts, risquer la noyade et les flics bulgares, tout ça pour aller vivre à Limoges, bosser à l'usine de retraitement des déchets, et surtout, SURTOUT, hériter du canapé taché de Loïc et de sa sciatique chronique » ?

Réveille-toi. Personne ne veut voler ta vie. Ta vie est un épisode de *Strip-Tease* qui ne finit jamais.

Le drame du paranoïaque, c'est qu'il se voit comme le dernier rempart de la civilisation helléno-chrétienne alors qu'il n'est que le dernier client du PMU qui sait encore épeler « ricard ». Tu parles de « l'identité française » avec des trémolos dans la voix, mais ton dernier contact avec la culture nationale, c'est d'avoir gueulé devant *Les Tuche 4*. Tu as peur que la langue française disparaisse ? Mon vieux, tu ne l'utilises déjà plus. Ton vocabulaire est une zone sinistrée peuplée de « du coup », de « j'dis ça, j'dis rien » et d'insultes envers l'arbitre de la veille. Ton cerveau n'est pas en train d'être remplacé par une culture étrangère, il est en train d'être remplacé par du vide. Par un silence blanc. Par un écran plat qui diffuse du bruit en continu pour t'empêcher de réaliser que ton existence a le relief d'une crêpe sans sucre.

C'est là que se situe le vrai Grand Remplacement. C'est un phénomène biologique, pas migratoire. Tes neurones, lassés de l'absence de stimulation intellectuelle et de l'apport massif de graisses saturées, ont décidé de demander l'asile politique ailleurs. Ils se barrent. Un par un. Ils sautent de ton cortex comme des rats d'un navire en train de couler dans une cuve de sauce samourai.

Et qu'est-ce qui les remplace ? Le mimétisme. Tu ne penses plus, tu résonnes. Enfin, tu « résonnes » comme une cloche fêlée. Tu répètes ce que tu as entendu entre deux pubs pour des monte-escaliers. Tu es devenu un perroquet en polaire Quechua. Tu cries au loup parce qu'on t'a dit que le loup mangeait ton saucisson, alors que le seul truc qui menace ton saucisson, c'est ton cholestérol et le fait que tu l'as déjà mangé hier soir devant un débat sur le burkini dans les piscines municipales de Guéret.

Analysons logiquement cette peur de l'invasion. Imagine le « remplaçant » idéal. On va l'appeler Mamadou, parce que c'est le prénom qui te fait faire des poussées d'urticaire. Mamadou arrive. Il a survécu à l'enfer. Il est jeune, il a la dalle, il a des muscles que tu n'as plus vus sur ton propre corps depuis la fin du service militaire en 1994. Il veut quoi ? Il veut bosser, il veut que ses gosses fassent des études, il veut s'en sortir.

Et toi, tu es là, sur ton canapé, en train de te plaindre que « c'était mieux avant » alors que « avant », tu te plaignais déjà que « c'était mieux encore avant ».

Si Mamadou prend ta place, Loïc, ce n'est pas parce qu'il y a un complot judéo-maçonnique-islamo-gauchiste financé par George Soros. C'est juste que si on met un type motivé face à un type qui passe quatre heures par jour à poster des photos de Jeanne d'Arc avec des fautes d'orthographe sur Facebook, le marché du travail fait son choix assez vite. Ce n'est pas un remplacement, c'est une mise à jour logicielle nécessaire pour éviter que le pays ne se transforme intégralement en maison de retraite à ciel ouvert où l'on ne ferait que râler contre la météo et le prix du beurre.

Mais tu préfères la théorie du complot. C'est plus flatteur. Se dire qu'on est la cible d'une conspiration mondiale, ça donne une importance folle à une vie qui, sinon, se résumerait à choisir entre de la Cristaline ou de la Volvic au supermarché. « Ils veulent ma peau ! », cries-tu en débouchant une Heineken (marque néerlandaise, au passage, mais passons). Non, Loïc. Ils s'en foutent de ta peau. Ta peau est rougeaud, elle sent le tabac froid et la frustration. Ils veulent ton poste de surveillant de parking ? Grand bien leur fasse. S'ils arrivent à trouver de la noblesse là où tu ne vois que de la pénibilité, c'est eux les héros, pas toi.

Le génie de ton obsession, c'est l'oubli total de ce que tu es censé défendre. Tu parles de la France, de ses clochers, de ses racines. Mais quand as-tu mis les pieds dans une église pour autre chose qu'un enterrement où tu as passé tout le sermon à regarder ton téléphone ? Quand as-tu ouvert un bouquin d'histoire qui ne soit pas illustré par des dessins de Templiers musclés sur un site de droite identitaire ? Tu défends un château dont tu as perdu les clés et dont tu ne connais même plus l'adresse. Tu es le gardien d'un musée vide, et tu as peur que quelqu'un vienne y mettre des meubles.

Et puis, parlons de la logistique du Grand Remplacement. Tu imagines l'organisation ? Des millions de personnes qui se coordonneraient pour, simultanément, commander

des couscous au lieu de blanquettes de veau, afin de te briser psychologiquement ? C'est trop d'efforts. La vérité est bien plus cruelle : le monde change, et il le fait sans te demander ton avis, parce que tu n'as plus rien à dire.

Ton canapé est taché, tes neurones sont en pré-retraite, et ton seul acte de résistance, c'est de bouder devant le journal de 20h. Pendant que tu surveilles la frontière avec tes jumelles achetées chez Lidl, le vrai remplacement a déjà eu lieu dans ta tête. Tes idées ont été remplacées par des slogans. Ton empathie a été remplacée par de la bile. Ta curiosité a été remplacée par une certitude de vieux ronchon.

Alors, la prochaine fois que tu te sentiras « menacé », regarde bien autour de toi. Regarde cette pile de courriers non ouverts, cette télé qui hurle des horreurs, et ce silence de mort dans ton salon parce que tes enfants ne t'appellent plus (sûrement à cause du Grand Remplacement, hein ? Pas du tout parce que tu es devenu un vieux réac insupportable qui ramène tout aux « arabes » dès qu'on lui passe le sel).

La place est libre, Loïc. Mais la triste nouvelle, c'est qu'il n'y a pas de file d'attente pour la récupérer. Le Grand Remplacement, c'est peut-être juste ça : le moment où tu réalises que si tu disparaissais demain, la seule chose qui manquerait vraiment à la France, ce serait le chiffre d'affaires du rayon charcuterie de ton Intermarché.

Allez, remets une bière au frais. Le prochain reportage sur « l'insécurité dans les villages de moins de 12 habitants » commence dans cinq minutes. C'est important de rester informé sur la fin du monde, surtout quand on n'a même pas fini de passer l'aspirateur dans le sien.

Chapitre 5

Homo Sapiens vs. Homo Cretinus

Asseyons-nous deux minutes et ouvrons le grand livre de la vie, celui que tu n'as plus ouvert depuis que tu as découvert que le bouton « Partager » sur Facebook permettait d'engueuler des gens que tu n'as jamais rencontrés. On va parler biologie. Pas la biologie des laboratoires avec des microscopes à 40 000 euros, non, la biologie de comptoir, celle qui explique pourquoi tu es convaincu d'appartenir à une « race » supérieure alors que tu es incapable de configurer une box internet sans appeler ton petit-neveu.

L'humanité, c'est comme une gamme de smartphones. Sous le capot, on a tous le même processeur, les mêmes circuits, et la même tendance fâcheuse à surchauffer quand on nous demande de réfléchir trop vite. Mais toi, tu restes bloqué sur la couleur de la coque.

Parlons de la mélanine. La mélanine, c'est littéralement le réglage d'opacité sur Photoshop. Rien d'autre. À l'origine, l'Évolution — cette ingénieure un peu bourrée qui fait des tests sur des millénaires — s'est rendu compte que le soleil tapait un peu fort près de l'équateur. Elle s'est dit : « Tiens, on va augmenter le contraste pour éviter qu'ils grillent comme des chipolatas sur un barbecue de fin de manif ». Et voilà. C'est tout. C'est un filtre UV intégré. C'est une option "peinture métallisée" pour résister aux intempéries.

Si tu es blanc comme un cachet d'aspirine dissous dans du lait, c'est juste que tes ancêtres ont passé trop de temps dans des grottes humides à chasser des écureuils en attendant que la pluie s'arrête. Ton corps a baissé le niveau de pigment pour laisser passer le peu de vitamine D disponible. Félicitations, Loïc : ta peau claire n'est pas le

signe d'une noblesse ancestrale, c'est juste un symptôme de carence en soleil et d'adaptation à la moisissure. Tu n'es pas le sommet de la pyramide, tu es juste une variante "Light" conçue pour survivre dans le brouillard picard.

Le problème, c'est que là où la mélanine est un simple réglage de surface, la connerie, elle, est un défaut de fabrication du processeur. On entre ici dans la distinction fondamentale entre *Homo Sapiens* et *Homo Cretinus*.

Homo Sapiens, c'est celui qui a compris que la diversité génétique était une force. C'est celui qui sait que si tu ne mélanges pas un peu le sang de temps en temps, tu finis avec des mâchoires en galoche et des maladies génétiques qui font ressembler ton arbre généalogique à un poteau télégraphique. *Sapiens* sait que l'ADN, c'est comme une playlist : plus y'a de genres différents, moins tu t'emmerdes en soirée.

Et puis, il y a *Homo Cretinus*.

Homo Cretinus est une branche dissidente qui a décidé que l'évolution, c'était pour les faibles. Le Cretinus se reconnaît à un signe clinique infaillible : il est persuadé que sa valeur personnelle est indexée sur le taux de réflexion de sa peau. C'est fascinant, vraiment. C'est comme si un type avec une Twingo rouge se sentait plus rapide qu'un type avec une Ferrari bleue, uniquement parce que « le rouge, c'est la couleur du feu, monsieur ».

La connerie, contrairement à la pigmentation, n'est pas une adaptation au climat. C'est une surcharge logicielle. C'est un bug dans la gestion des données. Le cerveau d'un *Homo Cretinus* fonctionne en mode « 404 Not Found » dès qu'il croise une nuance de beige plus foncée que son propre papier peint. Là où un être humain normal voit un voisin, un collègue, ou juste un gars qui attend le bus, le Cretinus voit une invasion barbare, une menace existentielle et la fin de la civilisation chrétienne (civilisation qu'il ne défend d'ailleurs qu'en allant à la messe une fois tous les dix ans pour un enterrement, et encore, surtout pour le vin d'honneur).

C'est là que le "HAHA ENGINE" s'emballe. Regardez bien la structure crânienne de notre spécimen national. Le Cretinus pense que « l'autre » est moins intelligent parce qu'il vient d'ailleurs. Mais pendant que « l'autre » est en train de passer un doctorat en astrophysique ou de sauver des vies aux urgences de l'hôpital public, notre Cretinus est en train de galérer pour comprendre comment on remplit un constat amiable après avoir reculé dans un pot de fleurs.

La connerie est la seule véritable caractéristique biologique qui devrait nous inquiéter. Parce qu'elle est héréditaire, non pas par les gènes, mais par l'exemple. Le Cretinus élève des petits Cretinus en leur expliquant que s'ils n'ont pas de travail, c'est parce qu'un type arrivé en bateau y'a trois semaines a soudainement raflé tous les postes de PDG du CAC 40. C'est une logique implacable : si je suis nul, c'est forcément parce que quelqu'un d'autre triche avec ma couleur de peau.

Imaginez une seconde si on appliquait la logique raciste à d'autres domaines de la biologie.

— « Ah non, je ne peux pas manger cette pomme de terre, elle est trop sombre, elle va sûrement voler mon dessert et imposer la charia dans mon garde-manger. »

— « Regarde ce chat noir, il a clairement un plan secret pour remplacer tous les chats de gouttière et instaurer le califat des félins. »

Vous auriez l'air d'un dingue. Pourtant, quand c'est Loïc qui le dit au bar PMU « Le Diplomate », on appelle ça une « opinion politique ». Non, Loïc. C'est pas une opinion, c'est un diagnostic. C'est ton lobe frontal qui a rendu les clés et qui est parti en vacances à La Baule sans laisser d'adresse.

Le génome humain est composé de 3 milliards de paires de bases. 99,9 % de ton code génétique est strictement identique à celui du gars que tu insultes sur Twitter parce qu'il s'appelle Mamadou. Le 0,1 % restant, c'est ce qui gère si tu as les oreilles décollées, si tu aimes la coriandre ou si tu as assez de mélanine pour ne pas peler comme une vieille orange au premier rayon de soleil.

Mais la connerie, elle, occupe tout l'espace disque. Elle sature la bande passante. Elle empêche la mise à jour des pilotes de la logique. Le Cretinus est un fossile vivant, une erreur système qui persiste à croire que la biologie est une question de hiérarchie chromatique alors qu'elle est une question de survie collective.

Le drame, c'est que la sélection naturelle est devenue trop gentille. Avant, si tu étais un Cretinus et que tu passais ton temps à hurler sur les nuages parce qu'ils étaient trop gris, un prédateur finissait par régler le problème. Aujourd'hui, on te donne une connexion 4G et un compte Facebook. Résultat : on a une épidémie de processeurs grillés qui pensent être des processeurs de pointe.

Alors, la prochaine fois que tu te sentiras « supérieur » parce que tu es né du « bon côté » de la palette de couleurs de chez Leroy Merlin, rappelle-toi ceci : la mélanine s'en va avec un bon gommage ou une exposition prolongée, mais la connerie, elle, est gravée dans le silicium de ton âme.

Tu n'es pas menacé par une race, Loïc. Tu es menacé par ta propre obsolescence logicielle. Tu es une version de Windows 95 qui essaie de faire tourner l'univers en 2024. Ça rame, ça plante, et ça finit toujours par afficher un écran bleu de haine parce que c'est la seule chose que tu sais encore générer sans faire d'erreur système.

Allez, respire. Éteins la télé. Va marcher un peu. Et si tu croises quelqu'un de plus bronzé que toi, ne panique pas : c'est juste que son Photoshop à lui a été mieux réglé pour affronter la lumière. Toi, par contre, tu devrais vraiment songer à racheter de la RAM cérébrale. C'est en solde en ce moment, ça s'appelle « lire un livre ». Pas celui-ci, un vrai. Quoique, commence par celui-là, c'est déjà un miracle si tu es arrivé à la fin de ce paragraphe sans essayer de mordre ton écran.

Chapitre 6

L'Expert YouTube en Phrénologie

Entrez dans le temple de la connaissance, messieurs-dames. Rangez vos doctorats, brûlez vos thèses, et jetez vos abonnements au CNRS à la poubelle. Nous entrons dans l'ère de l'Éveil avec un grand É, celui qui se produit entre deux publicités pour des compléments alimentaires à base de testostérone de taureau et une vidéo de chat qui rate son saut. Bienvenue dans le salon de Loïc, 34 ans, auto-entrepreneur en rien du tout, mais désormais titulaire d'une chaire magistrale en « Anthropologie de Canapé » mention « J'ai vu une vidéo de 14 minutes qui explique tout ».

Loïc ne croit plus aux médias officiels. Pour lui, la science mainstream, c'est comme le gluten : ça fait gonfler le cerveau pour rien. Loïc a fait « ses propres recherches ». Et quand Loïc dit qu'il a fait des recherches, n'allez pas imaginer qu'il a ouvert un livre avec des pages et des mots compliqués. Non, faire des recherches en 2024, c'est laisser l'algorithme de YouTube te pisser dans l'oreille droite jusqu'à ce que ça ressorte par la gauche sous forme de vérité absolue. C'est passer trois nuits blanches à regarder des mecs en marcel, filmés en contre-plongée dans leur garage avec une lumière de frigo, expliquer que si ton voisin a le nez un peu trop busqué, c'est parce que ses ancêtres étaient des envahisseurs venus d'une dimension parallèle pour voler ton RSA.

Et le voilà, notre Loïc, soudainement passionné par la phrénologie. La phrénologie, pour ceux qui ont eu la chance de ne pas avoir de connexion internet instable, c'est cette « science » du XIXe siècle qui consistait à tâter les bosses du crâne pour savoir si tu étais un génie ou un criminel né. C'est l'astrologie pour les gens qui aiment les calipers et la ségrégation. C'est le summum du vintage intellectuel. On pensait l'avoir enterrée avec les corsets et le choléra, mais Loïc l'a déterrée parce qu'un influenceur

nommé « VraiGaulois_88 » lui a dit que « tout est dans la structure osseuse, mon pote ».

Regardez-le, ce fier descendant des Lumières (enfin, des lumières de secours), en train de mesurer son propre front devant le miroir de la salle de bain avec une règle Maped de son neveu. Il est là, l'œil vitreux, le teint grisâtre à force de bouffer de la lumière bleue et des théories du complot, à essayer de déterminer si son angle facial correspond à celui d'un conquérant viking ou à celui d'un paysan serf du XIe siècle. Spoiler : vu la tête de Loïc au réveil, il ressemble surtout à un emoji « déception » qui aurait abusé de la charcuterie.

Le problème de l'expert YouTube, c'est sa capacité d'absorption. Il est comme une éponge, mais une éponge qui aurait traîné dans l'eau croupie d'une fosse septique. Il regarde une vidéo intitulée « CE QUE LES ÉLITES VOUS CACHENT SUR VOTRE ADN (ÂMES SENSIBLES S'ABSTENIR) » et paf, le voilà transformé en généticien de Harvard. Le mec ne sait pas faire la différence entre une mitose et une mayonnaise, mais il t'explique avec le sérieux d'un neurochirurgien sous kétamine que « la forme de l'arcade sourcilière détermine la capacité à comprendre le concept de propriété privée ».

« C'est scientifique, j'te dis ! » lance-t-il à sa mère qui lui demande juste de descendre les poubelles. « Regarde ce graphique que MonsieurK-Primat a posté sur Telegram. Les courbes ne mentent pas. Si ton lobe occipital fait moins de trois centimètres, t'es biologiquement programmé pour ne pas aimer le saucisson et voter pour la destruction de l'Occident. C'est mathématique. »

C'est fascinant, ce besoin de transformer sa propre médiocrité en une fatalité biologique globale. Loïc a raté son permis trois fois, il se fait ghoster par toutes les filles sur Tinder et son seul talent notable est de savoir ouvrir une canette avec ses dents, mais attention : il appartient à la « race des bâtisseurs ». Son crâne, selon les critères d'un mec qui vit dans un sous-sol en Idaho et qui porte un bonnet en papier

alu, est le réceptacle d'une civilisation millénaire. C'est la magie de la phrénologie 2.0 : ça permet d'être un raté magnifique tout en se sentant supérieur à un neurochirurgien kenyan. « Il a peut-être sauvé des vies, mais a-t-il vu l'inclinaison de sa mâchoire ? Je ne crois pas, non. »

Le plus drôle, c'est le casting des mentors de Loïc. On parle de types qui n'auraient pas la moyenne à un test de Turing. Des gourous du web qui s'expriment par grognements et par aphorismes de salle de sport. Leur méthodologie de recherche ? Ils vont sur Google Images, tapent « crâne de mec pas gentil » et « crâne de mec héroïque », font un montage dégueulasse sur Paint, et rajoutent une musique de Hans Zimmer en fond pour faire croire que c'est épique. Et Loïc, devant son écran, se sent comme Indiana Jones découvrant l'Arche d'Alliance. Sauf que l'Arche est remplie de préjugés moisis et que le fouet a été remplacé par une souris d'ordinateur collante.

L'expert YouTube aime les mots compliqués pour masquer le vide sidéral de son raisonnement. Il va te parler de « dolichocéphalie », de « prognathisme » et de « phénotype récessif » avec la même assurance qu'un gamin de cinq ans qui récite des noms de dinosaures. Sauf que le gamin, lui, sait qu'il joue. Loïc, lui, est en mission. Il est le dernier rempart contre « l'aveuglement généralisé ». Il marche dans la rue en scannant les têtes des gens comme s'il avait une mise à jour de Terminator installée dans ses rétines fatiguées. « Lui, trop de pommettes, pas fiable. Elle, orbites trop larges, sûrement une espionne du lobby des vaccins. »

C'est là qu'on atteint le sommet du Grand Canyon de la connerie : l'arrogance de l'ignorant. Plus le sujet est complexe – la génétique des populations, l'histoire des migrations, l'évolution humaine – plus l'expert YouTube est persuadé qu'il a tout pigé en regardant un tutoriel entre deux parties de Fortnite. C'est l'effet Dunning-Kruger porté à un niveau industriel. Loïc est tellement en bas de la courbe de la compétence qu'il ne voit même plus le sommet ; il pense qu'il est sur une autre planète.

« Tu comprends pas, » nous explique-t-il avec ce petit sourire condescendant qui

donne envie de lui offrir un dictionnaire (en pleine face), « la science officielle est payée par Big Pharma et les mondialistes pour nous faire croire qu'on est tous pareils. Mais mon pied à coulisse, lui, il est pas payé par Soros. »

Ah, le pied à coulisse. L'accessoire ultime. Loïc en a acheté un sur Amazon (probablement fabriqué par des gens dont il dénonce le « phénotype » 12 heures par jour sur les forums). Il mesure tout. Son chat, sa télécommande, sa baguette de pain. Il cherche des corrélations. Il veut prouver que la texture de sa croûte de pizza est liée à l'effondrement de l'Empire Romain. Il est dans une transe de données inutiles, un Big Data de la débilité profonde.

Ce qu'il oublie, notre cher Loïc, c'est que si la forme du crâne déterminait vraiment l'intelligence, le sien devrait probablement avoir la forme d'une brique pour expliquer une telle densité de bêtise concentrée. On est face à un bug système majeur. Le logiciel humain de Loïc tente de traiter des données du XXI^e siècle avec une base de données de 1850, le tout tournant sur un processeur alimenté au Red Bull et au ressentiment.

La vérité, c'est que Loïc a peur. La complexité du monde le terrifie. L'idée que la génétique soit un chaos magnifique de mélanges, de mutations et de hasard le paralyse. Alors, il se réfugie dans la géométrie sacrée des crânes. C'est rassurant, la phrénologie. C'est du coloriage pour adultes frustrés. On range les gens dans des cases selon la courbe de leur front, et hop, le monde redevient simple. Plus besoin de réfléchir, plus besoin de nuance, plus besoin de rencontrer l'autre. Il suffit de mesurer.

Mais ne t'inquiète pas, Loïc. Continue tes recherches. Va jusqu'au bout du tunnel de l'algorithme. Peut-être qu'un jour, après avoir mesuré 10 000 crânes et visionné 500 heures de vidéos de mecs en sueur dans des garages, tu finiras par tomber sur une vidéo révolutionnaire. Une vidéo qui t'expliquera, avec des schémas très simples et une musique douce, que la seule bosse qui compte vraiment, celle qui définit ton destin et ton identité, c'est celle que tu as dans le dos à force de rester voûté devant

ton écran à chercher des raisons biologiques à ta propre vacuité.

D'ici là, pose ce pied à coulisse. Tu vas finir par te pincer un doigt, et ce serait dommage d'aller aux urgences pour expliquer à un interne que tu t'es blessé en essayant de prouver qu'il n'a pas les bonnes arcades sourcilières pour t'ausculter. La connerie n'est pas une race, Loïc, c'est une performance. Et félicitations : tu es en train de battre tous les records du monde.

Chapitre 7

La Culture, ce Buffet à Volonté

Imagine-toi, Loïc, au réveil. C'est le grand jour. Le jour de la Pureté. Tu as enfin réussi ton coup : par une opération du Saint-Esprit (qui, entre nous, est un concept importé du Proche-Orient par des types en sandales, mais passons), tu as obtenu ce que tu réclames sur tes forums préférés. Le Grand Nettoyage Culturel. Le retour aux sources. L'autarcie identitaire absolue. Tu te lèves, fier comme un coq — un animal probablement domestiqué en Asie du Sud-Est, d'ailleurs, mais ne nous gâchons pas le plaisir — et tu t'apprêtes à vivre une journée 100 % « de chez nous ».

Le premier problème survient environ trois secondes après l'ouverture de tes paupières.

Tu tends la main vers ton réveil. Merde. Il n'est plus là. Normal : les cristaux liquides, le quartz, l'électronique ? Japonais, coréen, chinois. Les chiffres sur le cadran ? Arabes (enfin, indiens, pour être précis, mais on ne va pas chipoter sur la géographie alors que tu galères déjà à situer la Creuse). Tu cherches ton smartphone pour checker tes notifications de haine matinales. Pouf. Disparu. Pas de terres rares, pas de métaux d'Afrique, pas de brevets californiens. Ton table de nuit est vide. D'ailleurs, ta table de nuit en bois exotique a aussi pris la tangente. Elle a été remplacée par un billot de chêne brut, non poncé, parce que le papier de verre est une invention étrangère et que le vernis, c'est pour les décadents cosmopolites.

Tu veux te faire un café ? Oublie. Le café vient d'Éthiopie, a été popularisé par les Arabes, et est torréfié selon des techniques que tu ne maîtrises absolument pas. Tu veux du thé ? C'est chinois. Un chocolat chaud ? C'est aztèque. Tu te retrouves donc dans ta cuisine, face à un évier vide — parce que le plombier s'appelait probablement

d'une manière qui ne te revient pas, et que de toute façon, le concept de tuyauterie moderne remonte aux Romains, ces envahisseurs méditerranéens. Tu finis par laper un peu de rosée sur le rebord de ta fenêtre en bois de cagette. C'est ça, la vraie France, Loïc. Le goût de l'eau de pluie et de la frustration.

Mais le pire, c'est le petit-déjeuner. Tu cherches ton pain. La baguette ? Le blé vient du Croissant Fertile (l'Irak, pour faire simple). Ton croissant ? C'est autrichien, inventé pour célébrer une victoire contre les Ottomans, mais c'est quand même un truc de l'Est. Ta confiture d'orange ? L'orange vient de Chine. Ton sucre ? Canne des Caraïbes ou betterave (merci Napoléon, mais la betterave sauvage vient des côtes méditerranéennes). Résultat : tu mâches un gland de chêne ramassé par terre. C'est un peu amer, ça colle aux dents, mais c'est « pur ». C'est le terroir, le vrai, celui qui te donne l'air d'un sanglier en fin de vie.

Passons à l'étape de l'habillement. Et là, Loïc, c'est le drame.

Ton slip en coton ? Le coton est originaire d'Inde et du Mexique. Hop, à poil. Ton jean ? Le denim vient peut-être de Nîmes, mais le coton et l'indigo, c'est pas vraiment local. Ta veste en synthétique dérivée du pétrole ? Le pétrole vient d'Arabie Saoudite ou du Venezuela. Tes baskets ? Fabriquées au Vietnam avec du caoutchouc d'Amazonie. En trois secondes, tu te retrouves nu comme un ver dans ton salon vide. Tu es là, debout sur ton parquet de survie, avec pour seul vêtement ta propre dignité, laquelle est en train de fondre plus vite qu'un glacier à cause du réchauffement climatique (un concept que tu nies, mais qui, lui, n'a pas besoin de passeport pour t'emmerder).

C'est là que tu réalises l'ampleur du buffet. Tu pensais que la culture était un monolithe, un bloc de granit gravé à ton nom depuis Clovis. En fait, la culture est un buffet à volonté où tu t'empiffres depuis ta naissance sans jamais avoir payé l'addition. Tu es un mendiant civilisationnel qui se prend pour un actionnaire majoritaire. Tu utilises l'algèbre pour compter tes amis FB (ce qui va vite, je

l'accorde), tu utilises le zéro (concept indien), tu parles une langue qui est un mélange de latin de cuisine, de vieux germain, de celte oublié et de mots arabes (bougie, jupe, magasin, orange, sucre, hasard... si tu les enlèves, tu ne peux même plus faire tes courses ou te plaindre du destin).

Si on retirait tout ce que l'autre a apporté à ta petite existence étriquée, il ne te resterait même pas de quoi insulter quelqu'un, parce que « insulter » vient du latin *insultare*, et que sans l'alphabet phénicien, tu serais réduit à grogner en pointant des trucs avec ton doigt.

Mais imaginons que tu persistes. Tu es un dur, un vrai. Tu décides de fuir cette société « polluée » par l'apport des autres. Tu te casses dans une grotte. Une bonne vieille grotte limousine, bien de chez nous.

Te voilà donc nu, couvert de poils (que tu as probablement hérités de quelques ancêtres néandertaliens qui n'étaient même pas de ta "race" supposée), assis sur un caillou. Tu as faim. Tu cherches de quoi manger. Une pomme ? Non, les pommes viennent du Kazakhstan. Une pomme de terre ? Non, les Andes. Une tomate ? Non, le Mexique. Un épi de maïs ? Non plus. Il te reste quoi ? Des racines de fougères et de la mousse.

Et là, pris d'une rage identitaire folle, tu décides de manger le caillou sur lequel tu es assis. Parce qu'au moins, ce caillou, il est à nous ! Il est français ! Il est né ici !

Eh bien, même pas, Loïc. Si tu écoutes les géologues — des gens qui lisent des livres, je sais, c'est fatigant — ils t'expliqueront que ton caillou est un morceau de plaque tectonique qui se baladait au niveau de l'équateur il y a 300 millions d'années, avant d'entrer en collision avec d'autres morceaux de terre venus d'on ne sait où. Ton caillou est un immigré clandestin géologique. Il a traversé la moitié de la planète à la vitesse d'un escargot asthmatique pour finir sous tes fesses. Même le sol sur lequel tu craches ta haine est un assemblage de débris cosmopolites qui se moquent bien de tes

frontières dessinées sur du papier (invention chinoise) avec de l'encre (invention égyptienne).

Le raciste, c'est ce type qui hurle après les serveurs dans un restaurant parce qu'il trouve qu'il y a trop d'épices, tout en finissant son assiette avec une voracité de naufragé. Tu es un pique-assiette de l'Histoire, Loïc. Tu jouis du confort de la médecine (merci les Grecs, les Arabes, les Juifs, les Lumières), tu profites de la technologie (merci le monde entier), tu te déplaces grâce à la roue (merci la Mésopotamie), et après avoir bien profité du festin, tu te lèves pour dire : « Bon, maintenant, tout le monde dehors, c'est chez moi ici ! ».

C'est une performance artistique, à ce niveau-là. C'est du dadaïsme involontaire.

La culture n'est pas un héritage scellé dans un coffre-fort que tu dois défendre contre les cambrioleurs. C'est un courant d'air permanent. Et toi, tu essaies de clouer les fenêtres alors que tu es déjà en train de respirer l'oxygène produit par des forêts à l'autre bout du monde. Si tu étais cohérent avec ton délire de pureté, tu devrais arrêter de respirer, car l'air que tu inhales contient des molécules qui ont transité par les poumons d'un mec à Shanghai, d'une chèvre au Pérou et, pire encore, d'un type que tu n'aimes pas à Barbès.

Alors, Loïc, pose ce caillou. Il n'est pas bon pour ta digestion, et de toute façon, il appartient probablement plus au Gondwana qu'à ta section locale du parti. Rends-toi à l'évidence : sans l'Autre, tu n'es pas un « homme pur ». Tu es juste un primate nu, affamé, incapable de compter jusqu'à trois ou de dire « merde », grelottant de froid dans une grotte qui, techniquement, appartient à la dérive des continents.

La connerie, par contre, c'est très local. C'est ton seul produit du terroir vraiment authentique. Ça, tu peux le garder, personne ne viendra te le voler. C'est ta seule appellation d'origine contrôlée. Profites-en, c'est gratuit, et visiblement, chez toi, c'est aussi un buffet à volonté.

Chapitre 8

Le Syndrome du 'Je ne suis pas raciste, MAIS...'

Entrons dans le laboratoire de la langue française, cet endroit merveilleux où l'on a inventé le subjonctif imparfait juste pour faire chier les écoliers, mais où l'on a aussi forgé la plus grande arme de destruction massive sociale : la conjonction de coordination. Et parmi elles, il y en a une qui mérite un prix Nobel de la fourberie, une médaille d'or de la gymnastique mentale, une sorte de « pass Navigo » pour l'ignominie : le « Mais ».

Le « Mais », c'est la gomme magique de la grammaire. C'est le bouton « Annuler » de la décence. C'est cette petite passerelle branlante qui relie le monde civilisé, où l'on se brosse les dents et où l'on ne mange pas ses semblables, à la grotte sombre de ton cerveau reptilien où ça sent la sueur de peur et le repli identitaire. Quand quelqu'un commence une phrase par « Je ne suis pas raciste », il vient de poser une bâche en plastique sur le tapis du salon. Il sait qu'il va dépecer un cadavre dans les cinq secondes qui suivent et il ne veut pas tacher sa réputation de « type ouvert d'esprit qui a mangé un kebab une fois en 2012 ».

Analysons la structure moléculaire de cette abomination. C'est une construction en deux temps, une valse hésitante entre le déni de responsabilité et le lâcher de purin.

Phase 1 : L'Abolition Préventive. « Je ne suis pas raciste. » Ici, le sujet (souvent un Jean-Michel ou une Nadine en fin de repas de famille) tente de s'acheter une virginité morale à bas prix. C'est le bouclier de Captain America, mais fabriqué en carton pâte. En disant cela, il ne définit pas qui il est, il essaie désespérément de s'exclure d'une catégorie qu'il sait, au fond de son cervelet atrophié, être celle des gros cons. C'est la clause de non-responsabilité en bas d'un contrat de location : « Je décline toute

responsabilité en cas d'incendie volontaire de la logique. »

Phase 2 : Le Pivot. « MAIS... » Ah, ce « mais ». C'est le moment où le funambule lâche la barre, où le pilote d'avion décide que, finalement, les montagnes sont optionnelles. C'est la conjonction de coordination qui ne coordonne plus rien du tout, elle subordonne la réalité à la connerie. Linguistiquement, ce « mais » a une fonction d'annulation totale. Tout ce qui a été dit avant le « mais » n'existe plus. C'est un formatage de disque dur en direct. Si je te dis « Je t'aime beaucoup, mais tu pues de la gueule », est-ce que tu retiens l'affection ou l'halitose ? Voilà. Le « Je ne suis pas raciste » est la vaseline linguistique destinée à faire passer un cactus de la taille du Mont-Saint-Michel sans anesthésie.

Phase 3 : Le Lâcher de Fauves. C'est là que le festival commence. « ...mais quand même, ils exagèrent avec leurs épices / leurs voiles / leurs musiques / leur façon de respirer mon oxygène de souche. » On passe de la sociologie de comptoir à la xénophobie de bunker en un battement de cils. Le type en face de toi vient de t'expliquer qu'il n'est pas pyromane, mais qu'il trouve quand même que l'essence et les allumettes font une chorégraphie fantastique sur ton paillason.

Ce syndrome est fascinant car il révèle une peur viscérale d'être étiqueté. Le raciste moderne est un lâche de compétition. Il veut le beurre (la haine de l'autre), l'argent du beurre (le confort de sa supériorité imaginaire) et le cul de la crémière (passer pour un humaniste auprès de sa boulangère). Il veut pouvoir vomir son fiel tout en gardant son badge de « citoyen du monde » parce qu'il possède un abonnement à National Geographic.

C'est le syndrome du « J'ai un ami noir ». Notez bien l'article indéfini. « Un ». Comme si cet ami était un spécimen rare, un Pokémon légendaire capturé lors d'une soirée trop arrosée, qui lui servirait d'immunité diplomatique ad vitam aeternam. « Je ne suis pas raciste, la preuve, j'ai un ami noir, MAIS je trouve quand même que les statistiques sur la délinquance sont très colorées, tu ne trouves pas ? » C'est comme

dire « Je ne suis pas sexiste, j'ai une mère, MAIS les femmes au volant, c'est quand même une erreur de la nature, non ? ».

La connerie, ici, se niche dans l'incapacité à comprendre que la conjonction « mais » ne protège pas du ridicule, elle l'amplifie. C'est un projecteur braqué sur l'incohérence. Imaginez le même procédé appliqué à d'autres domaines de la vie quotidienne pour en saisir l'absurdité :

— « Je ne suis pas végétarien, MAIS je refuse de manger tout ce qui a un système nerveux, des yeux ou une maman. » (Tu es donc un menteur, ou tu te nourris exclusivement de cailloux et de haine, ce qui explique ton teint).

— « Je ne suis pas pilote d'avion, MAIS je pense que si je tire très fort sur ce levier en criant 'Vroum', on va tous survivre à ce crash. » (Indice : Non).

— « Je n'ai rien contre la gravité, MAIS je pense que les pommes devraient tomber vers le haut pour respecter mon droit à ne pas me baisser. »

Ce que notre cher Loïc — rappelez-vous de lui, il caresse toujours son caillou du Gondwana en râlant — ne saisit pas, c'est que le langage est un miroir. Quand il utilise le « Mais », il ne nous parle pas de l'Autre. Il ne nous parle pas de l'étranger, du voisin, ou du mec qui vend des nems au coin de la rue. Il nous fait une coloscopie publique de son propre vide intellectuel. Il nous expose la zone de friction où ses derniers neurones civilisés tentent désespérément de retenir une marée de préjugés ancestraux qui remontent de ses tripes.

Le « Mais » est une porte de sortie de secours pour ceux qui n'ont pas le courage de leurs opinions. Si tu es raciste, sois-le franchement ! Assume ! Mets une cagoule pointue, arrête de manger des tomates (ça vient d'Amérique, c'est pas de chez nous) et va vivre dans une grotte sans électricité (Benjamin Franklin était un immigré de l'esprit, ne l'oublie pas). Mais ne nous fatigue pas avec ta grammaire de sécurité.

Il y a une sorte de faux sérieux académique à vouloir justifier ces « mais ». On

invoque le « bon sens », les « réalités du terrain », le « on ne peut plus rien dire ». Ah, le fameux « on ne peut plus rien dire ». C'est mon préféré. Généralement, les gens qui disent qu'on ne peut plus rien dire sont ceux qui ne s'arrêtent jamais de parler, souvent sur des plateaux télé, devant des millions de personnes, pour dire précisément ce qu'ils prétendent ne plus pouvoir dire. C'est la mise en abyme de la bêtise. C'est le « Mais » puissance mille.

« Je ne suis pas raciste, mais on ne peut plus rien dire sans être traité de raciste par des gens qui voient du racisme partout, même là où je dis des trucs racistes. » Vous avez suivi ? C'est une boucle de Moebius de la crétinerie. Un ruban de bêtise qui tourne sur lui-même à l'infini, alimenté par une pile au lithium de mauvaise foi pure.

L'utilisation du « Mais » dans ce contexte est la preuve ultime que la race n'existe pas, mais que la structure de la connerie est, elle, universelle et parfaitement hiérarchisée. Elle suit des règles précises. Elle utilise des outils linguistiques pointus pour essayer de faire passer des vessies pour des lanternes, ou plutôt des préjugés moisis pour des analyses sociologiques de pointe.

Alors, la prochaine fois que vous entendrez un « Je ne suis pas raciste, mais... », n'écoutez pas la suite. La suite n'est que du bruit. C'est le son d'une chasse d'eau qui refuse de s'arrêter. Concentrez-vous sur le « mais ». Visualisez-le comme ce qu'il est vraiment : un aveu de faiblesse. Le cri de détresse d'un ego qui sait qu'il est en train de perdre pied avec l'humanité et qui tente de se rattraper à une branche de grammaire pour ne pas tomber dans la fosse commune de l'histoire.

Parce qu'au final, le seul truc vraiment « pur » chez ces gens-là, c'est leur incapacité à finir une phrase sans s'auto-humilier. Et ça, c'est un spectacle dont on ne se lasse pas. C'est le buffet à volonté de la bêtise humaine, et le « Mais » est la grande louche avec laquelle ils nous servent une double ration de honte. Bon appétit, Loïc. Ton caillou commence à refroidir, et ton Bescherelle est en train de s'auto-immoler par solidarité avec la logique.

Chapitre 9

Fier d'être né quelque part (par accident)

Félicitations. Prenez une grande inspiration, gonflez ce torse que vous croyez héroïque, et savourez cet instant de gloire absolue. Vous avez réussi l'exploit le plus spectaculaire, le plus périlleux et le plus exigeant de votre médiocre existence : vous n'avez pas glissé pendant la descente. Vous avez réussi à être expulsé d'un utérus à un endroit précis du globe, entre deux lignes de démarcation tracées par des types morts depuis trois siècles qui portaient des perruques poudrées et des collants en soie. Quel talent. Quel panache. Quelle maîtrise de la trajectoire fœtale.

Franchement, si on donnait des médailles d'or pour la passivité biologique, vous seriez sur la plus haute marche du podium, en train de pleurer de gratitude pendant qu'on joue votre hymne national. Parce qu'il faut bien le dire : être « fier d'être né quelque part », c'est exactement comme être fier d'avoir gagné à la loterie parce que vous avez trouvé un ticket par terre en allant acheter des cigarettes. C'est le summum de l'usurpation de mérite. C'est le hold-up intellectuel le plus foireux de l'histoire de l'humanité.

Imaginez la scène. On est à la maternité. Le bébé sort, le médecin lui coupe le cordon, et là, le gamin, au lieu de brailler parce qu'il a froid et qu'il vient de comprendre qu'il va devoir payer des impôts pendant quarante ans, se redresse et s'exclame : « Ah ! 48.8566° Nord, 2.3522° Est ! Paris, mesdames et messieurs ! Je sens déjà la supériorité culturelle m'envahir. Apportez-moi un béret et un mépris souverain pour le reste du monde, je suis chez moi ! »

C'est absurde, n'est-ce pas ? Et pourtant, c'est exactement ce que font des millions de gens chaque jour. Ils se pavanent dans la rue avec un drapeau comme si c'était leur

diplôme de fin d'études. Ils se sentent investis d'une mission divine parce que leurs ancêtres — avec qui ils ne partagent rien d'autre qu'un vague groupe sanguin et une propension à la calvitie — ont un jour décidé de se taper dessus pour un lopin de terre.

Le patriotisme de naissance, c'est le trophée de participation de ceux qui n'ont rien accompli par eux-mêmes. C'est la béquille de l'ego en ruine. Quand vous n'avez aucun talent personnel, aucune vertu, aucune compétence particulière, et que votre seul fait d'armes est de savoir digérer du gluten sans faire d'allergie, il ne vous reste plus qu'à vous rabattre sur la géographie. « Je suis [insérez ici une nationalité] ! » Bravo, champion. Tu es né à 200 kilomètres à gauche d'un autre type qui, lui, est ton ennemi mortel parce qu'il mange son fromage différemment. Quel sens tactique ! Quelle vision !

Analysons deux secondes la logique de la chose, si tant est qu'on puisse appeler ça de la "logique" sans faire pleurer Aristote dans sa tombe. La fierté, normalement, c'est le sentiment de satisfaction lié à une action, un effort, un résultat. Vous êtes fier d'avoir couru un marathon ? D'accord. Fier d'avoir sauvé un chat d'un incendie ? Respect. Fier d'avoir construit une étagère IKEA sans qu'il reste trois vis à la fin ? C'est un miracle, vous avez mon admiration.

Mais fier d'être né à Limoges ?

Sérieusement ? Qu'est-ce que tu as fait pour ça, Jean-Michel ? Tu as guidé tes spermatozoïdes avec un GPS Garmin ? Tu as envoyé un mail au Grand Architecte de l'Univers pour lui dire : « Écoute, mon vieux, pour la naissance, évite-moi la Creuse, je vise plutôt la Côte d'Azur pour le climat et le prestige social » ? Non. Tu as été éjecté là comme un colis Amazon livré à la mauvaise adresse par un livreur pressé. Tu es un accident statistique. Tu es le résultat d'une collision hormonale qui a eu lieu dans un rayon de 50 kilomètres autour d'un clocher, et tu en tires une vanité telle que tu serais prêt à aller casser la gueule à quelqu'un qui n'est pas né dans le même

périmètre de sécurité.

C'est là que le « Nous » entre en scène. Oh, le « Nous » ! C'est le mot préféré des nationalistes de canapé. « Nous avons gagné la Coupe du Monde ». Non, Loïc. Onze millionnaires en short ont couru après une balle, et toi, tu as renversé de la bière sur ton canapé en hurlant devant un écran plasma fabriqué à Shenzhen. « Nous avons construit la Tour Eiffel ». Non plus. Des ouvriers sous-payés ont riveté de l'acier pendant que Gustave Eiffel faisait des calculs. Toi, tu as le vertige quand tu montes sur un escabeau pour changer une ampoule. « Nous avons inventé les droits de l'homme ». Toujours pas. Des types en perruque ont écrit des trucs intelligents entre deux guillotines, et toi, tu râles parce qu'il y a trop de monde à la caisse du Lidl.

S'approprier l'histoire d'un pays parce qu'on y est né, c'est comme si je me pointais chez Ferrari en disant : « Je suis très fier de nos moteurs V12, on a fait du super boulot les gars », sous prétexte que j'ai un porte-clés de la marque. On te regarderait comme un déséquilibré. Mais quand c'est pour une nation, ça passe pour de la « ferveur patriotique ». C'est fascinant.

Le plus drôle, c'est que cette fierté est inversement proportionnelle à la qualité de vie réelle de l'individu. Moins on a de raisons d'être fier de soi-même, plus on a besoin de se draper dans un drapeau pour cacher sa nudité intellectuelle. Le mec qui a découvert le remède contre une maladie rare ne se balade pas en criant « Vive la France ! ». Il se dit : « Putain, j'ai bossé dur ». Le mec qui passe ses journées à commenter des articles sur Facebook en faisant trois fautes par mot, lui, est un gardien du temple. Il est le dernier rempart de la civilisation. Il est le digne héritier de Charlemagne, même s'il est incapable de citer deux dates historiques sans faire une attaque de panique.

Et ne me lancez pas sur les "racines". Les racines, c'est pour les poireaux. Les êtres humains ont des jambes, et normalement, un cerveau pour s'en servir. Dire "je suis fier de mes racines", c'est une façon polie de dire "je refuse d'évoluer et je m'accroche à la terre comme une moisissure tenace". C'est l'apologie de l'immobilisme. C'est

croire que parce que ton arrière-grand-père labourait le même champ que toi, tu possèdes une essence mystique, une "pureté" quelconque.

Spoiler : ta "pureté", c'est juste un manque de curiosité géographique sur trois générations. Si tes ancêtres n'avaient pas été aussi casaniers ou s'ils avaient eu un meilleur sens de l'orientation, tu serais peut-être né au Kazakhstan, et tu serais là, tout aussi fier, en train de jurer que le lait de jument fermenté est la seule boisson digne d'un homme civilisé tout en conspuant ces "sales étrangers" qui mangent du camembert.

Le nationalisme de naissance est la forme la plus aboutie de la paresse mentale. C'est le refus de se définir par ce qu'on fait, pour se définir par ce qu'on subit. C'est choisir la facilité du clan contre l'exigence de l'individu. Parce que se construire une identité par ses actes, ses lectures, sa compassion ou ses talents, c'est du boulot. C'est risqué. On peut échouer. Alors que se dire « je suis de tel pays », c'est gratuit. C'est un pack "Identité Clé en Main" livré à la sortie de la maternité. Vous n'avez rien à faire, juste à détester ceux qui n'ont pas le même logo sur leur passeport.

Regardez-les, ces fiers-à-bras de la coordonnée GPS. Ils se sentent supérieurs parce qu'ils sont du « bon côté » d'une ligne imaginaire. Mais si on déplaçait la frontière de dix mètres pendant la nuit, ils se réveilleraient le matin en ayant perdu toute leur dignité ? Est-ce que leur âme changerait de couleur si on changeait le nom de leur ville ?

La vérité, c'est que la terre s'en fout. Le sol sur lequel vous marchez n'a pas de nationalité. Il ne reconnaît pas votre drapeau. Pour la poussière, vous n'êtes qu'un futur engrais en devenir, et elle se fiche pas mal de savoir si votre carcasse est décorée de la légion d'honneur ou si vous parlez l'occitan couramment.

Être fier d'être né quelque part, c'est célébrer le hasard comme s'il s'agissait d'un choix héroïque. C'est applaudir le croupier quand la bille tombe sur votre numéro à la

roulette, alors que vous n'avez même pas misé. C'est le cri de détresse d'une humanité qui a tellement peur d'être insignifiante qu'elle s'invente des appartenances sacrées basées sur l'obstétrique.

Alors, cher patriote de l'utérus, la prochaine fois que vous sentirez cette bouffée de chaleur vous envahir en voyant vos couleurs nationales, demandez-vous : « Si j'étais né deux centimètres plus à droite, est-ce que je serais en train de me détester moi-même ? ». Si la réponse est oui, c'est que votre identité n'est pas une valeur, c'est un diagnostic. Et il n'y a pas de quoi être fier. Il y a juste de quoi se demander comment on a pu échanger son intelligence contre une carte d'identité.

Maintenant, reposez ce drapeau, vous avez l'air d'un enfant qui porte une cape de super-héros mais qui ne sait pas voler. Le monde est vaste, la bêtise humaine est infinie, et les frontières ne sont que les pointillés sur le papier toilette de la géographie. Essayez d'être fier de quelque chose que vous avez vraiment fait. Comme, par exemple, finir ce chapitre sans vous sentir personnellement offensé. Mais j'ai comme un doute. C'est difficile de renoncer à son seul titre de gloire quand on n'a rien d'autre en magasin que son certificat de naissance.

Chapitre 10

Le Darwinisme Inversé

Imaginez un instant le premier poisson qui, un jour de grand courage ou de profonde dépression, a décidé de ramper hors de la flotte. Imaginez ses poumons brûler, ses nageoires s'écraser sous le poids d'une gravité qu'il ne comprenait pas, tout ça pour quoi ? Pour que quelques milliards d'années plus tard, son descendant en short de cargaison puisse expliquer sur Facebook que « les gens qui n'ont pas le même taux de mélanine que moi volent notre travail ». Si ce premier poisson avait pu voir le futur, il serait retourné dans la vase, se serait ligoté les ouïes avec des algues et aurait attendu la fin du monde en silence.

L'évolution est un processus lent, laborieux et d'une patience infinie. On parle de millions d'années de sélection naturelle, de mutations génétiques miraculeuses, de luttes sanglantes contre des prédateurs à dents de sabre, tout cela dans un but unique : affiner la machine. Nous avons hérité d'un cortex préfrontal, l'ordinateur le plus puissant de l'univers connu, capable de calculer la trajectoire des trous noirs, de composer la Neuvième de Beethoven et d'inventer la raclette. Et pourtant, une partie non négligeable de l'humanité a décidé d'utiliser cette merveille technologique de la même manière qu'on utiliserait un supercalculateur de la NASA pour jouer au démineur. Ou pire, pour trier des êtres humains par code couleur comme des chaussettes à la sortie de la machine à laver.

C'est ce que j'appelle le Darwinisme Inversé. C'est ce moment fascinant où l'Homo Sapiens décide que, finalement, être « Sapiens » (sage, intelligent) est une option beaucoup trop coûteuse en énergie et qu'il vaut mieux redevenir un mollusque émotionnel avec une opinion sur l'immigration.

Regardez-vous dans le miroir. Votre cerveau consomme environ 20 % de votre énergie quotidienne. C'est un organe de luxe. Il est fait de milliards de neurones connectés par des synapses qui font circuler l'information à une vitesse de 400 km/h. Tout ça pour finir par dire : « Je n'aime pas ce type parce que son épiderme renvoie la lumière de manière un peu trop diffuse à mon goût ». C'est un tel gâchis de ressources biologiques que Darwin, s'il voyait ça, demanderait probablement à être enterré face contre terre pour ne pas voir la suite.

Scientifiquement parlant, la « race » est une erreur de lecture de CM1. C'est la confusion entre le fond et la forme, entre le logiciel et la peinture sur le boîtier. Imaginez que vous achetiez deux ordinateurs identiques. L'un est gris sidéral, l'autre est or rose. Si vous commencez à hurler que l'ordinateur gris est intrinsèquement plus performant en calcul logarithmique parce que sa coque contient plus de pigments foncés, on vous enferme. Et avec raison. Pourtant, dans le grand théâtre de la connerie humaine, on appelle ça de la « défense de la civilisation ».

Le raciste est un esthète de l'insignifiant. Il a un sens de l'observation tellement aiguë qu'il arrive à ignorer 99,9 % de l'ADN commun à tous les humains pour se focaliser sur les 0,1 % restants qui gèrent la production de mélanine. C'est une prouesse mentale ! C'est comme si vous refusiez de monter dans un avion parce que le pilote porte des chaussettes à pois. « Je ne confie pas ma vie à un homme dont les chevilles ne respectent pas mes valeurs traditionnelles de sobriété textile ! ». Vous auriez l'air d'un idiot, n'est-ce pas ? Eh bien, félicitations, vous venez de comprendre le principe du racisme scientifique.

Le cerveau humain a été conçu pour détecter des motifs, pour anticiper le danger, pour résoudre des problèmes complexes. Mais chez le champion du Darwinisme Inversé, cette capacité est court-circuitée. Le cerveau se met en mode « économie d'énergie ». Pourquoi essayer de comprendre la sociologie, l'histoire, l'économie ou la psychologie quand on peut juste regarder la tronche du voisin ? C'est le fast-food de la pensée. C'est gras, ça n'apporte aucun nutriment intellectuel, mais ça donne

l'illusion d'être rassasié de certitudes.

Et le plus drôle dans cette régression, c'est l'argument de la « supériorité ». C'est ma partie préférée. On a des individus qui n'ont jamais rien accompli de plus complexe que de terminer un niveau de Candy Crush tout en digérant une bière tiède, mais qui se sentent investis de la grandeur de Jules César ou de Napoléon simplement parce qu'ils partagent la même absence de coups de soleil. C'est l'intelligence par procuration. « Je suis né dans le même hémisphère qu'Einstein, donc je suis un génie par osmose géographique ». Non, Michel. Tu es juste né là. Si l'intelligence était contagieuse par le sol, ça se saurait.

Imaginez l'évolution comme une immense pyramide. Au sommet, il y a la conscience universelle, l'empathie, la compréhension des lois de la physique. Et juste à côté, il y a un petit escalier de secours que certains empruntent en courant pour redescendre vers la cave. Là, dans le noir, ils s'excitent sur des graphiques bidons montrant que le volume crânien détermine si tu vas bien garer ta voiture ou pas.

C'est là que le Darwinisme Inversé devient une véritable tragédie comique. Nous avons survécu à des glaciations, à des pestes noires, à des guerres mondiales, tout ça pour arriver à une époque où l'accès à toute la connaissance humaine tient dans notre poche, et qu'est-ce qu'on en fait ? On va sur YouTube pour écouter un mec avec un nom de profil comme « LeVraiPatriote77 » nous expliquer que la forme du nez des gens influe sur leur capacité à respecter le code de la route.

C'est une insulte à chaque cellule de votre corps. Votre corps est une merveille de bio-ingénierie. Vos yeux peuvent distinguer des millions de couleurs, mais votre esprit choisit de n'en voir qu'une seule comme un signal d'alarme. Votre langue peut articuler des concepts philosophiques abstraits, mais vous l'utilisez pour grogner des slogans que même un perroquet lobotomisé trouverait un peu trop répétitifs.

Si vous êtes de ceux qui pensent que votre identité est définie par votre groupe

sanguin ou votre arbre généalogique, j'ai une mauvaise nouvelle pour vous : vous n'êtes pas un être humain évolué, vous êtes un échantillon de laboratoire qui a mal tourné. Vous êtes la preuve que la nature a parfois de l'humour, et que cet humour est très noir (ce qui doit d'ailleurs vous terrifier).

La vérité, c'est que détester quelqu'un pour sa couleur de peau, c'est l'aveu d'échec ultime de l'intelligence. C'est admettre que votre cerveau est incapable de traiter une information plus complexe qu'un contraste de luminosité sur une photo Instagram. C'est dire au monde : « Mon processeur est tellement lent que je m'arrête à la carrosserie ».

Alors, la prochaine fois que vous sentirez cette petite bouffée de mépris monter en vous parce que quelqu'un n'a pas le même taux de réflexion de la lumière que vous, faites une pause. Réfléchissez à ce long chemin que vos ancêtres ont parcouru depuis la mer jusqu'à la terre ferme. Réfléchissez aux milliers de générations qui se sont battues pour que vous ayez un cerveau capable de comprendre l'infini. Et demandez-vous si vous voulez vraiment gâcher tout cet héritage pour une simple histoire de pigments.

Parce qu'au final, la sélection naturelle finit toujours par faire son boulot. Et dans quelques siècles, quand les archéologues déterreront nos restes, ils ne verront pas des « blancs », des « noirs » ou des « jaunes ». Ils verront des squelettes. Et pour certains, ils noteront juste, avec une pointe de tristesse : « Tiens, celui-là possédait un cerveau de 1,4 kg, mais il s'en servait comme presse-papier ».

Le Darwinisme Inversé, c'est un choix. C'est le choix de la paresse mentale élevée au rang de vertu politique. C'est l'art d'être un primate avec un smartphone. Et franchement, les singes méritent mieux que cette comparaison. Eux, au moins, ne détestent pas un chimpanzé d'une autre tribu parce qu'il a le cul un peu plus rouge que la moyenne. Ils se contentent de lui lancer des crottes. C'est plus honnête, et techniquement, c'est un niveau de débat bien plus élevé que ce qu'on trouve sur la

plupart des plateaux de télévision actuels.

Chapitre 11

L'Uniforme du Rebelle de Canapé

Regardez-le. Non, approchez-vous, n'ayez pas peur, l'odeur de friture rance et de désespoir est tout à fait normale, c'est une sorte de phéromone de défense. Observez ce spécimen dans son habitat naturel : un canapé dont les ressorts hurlent à la mort sous le poids d'un destin manifeste et de trois paquets de Monster Munch. Voici le « Guerrier de l'Occident ». Le défenseur de la lignée. Le gardien du temple de la civilisation blanche, celui qui passe ses journées à expliquer sur Twitter que sa génétique est l'aboutissement de quatre mille ans de conquêtes romaines et de fureur viking, alors qu'il est techniquement incapable de monter un étage sans risquer un arrêt cardio-respiratoire.

L'Uniforme du Rebelle de Canapé ne se choisit pas au hasard. C'est une esthétique de la défaite déguisée en parade nuptiale pour algorithmes en manque de haine. Tout commence par le haut. Généralement, nous avons affaire à un t-shirt noir, délavé par les cycles de lavage à froid (parce que maman gère la lessive et qu'elle a peur que le coton rétrécisse, ce qui serait un drame puisque le spécimen occupe déjà 115 % du volume disponible). Sur ce t-shirt, on trouve souvent une rune quelconque, un symbole celtique acheté sur une boutique Shopify gérée par un adolescent à Shenzhen, ou une phrase en latin du style **Si Vis Pacem Para Bellum**. C'est ironique, parce que la seule chose pour laquelle notre guerrier se prépare, c'est le prochain niveau sur **Call of Duty**. Si la paix arrivait demain, il ne saurait même pas comment réagir sans un clavier mécanique rétroéclairé.

Ensuite, il y a le pantalon. Le « treillis tactique ». Un vêtement conçu à l'origine pour ramper dans la boue sous les tirs de mortier, mais qui sert ici à contenir une bedaine qui semble avoir sa propre administration postale. Ce treillis est crucial. Il possède

dix-huit poches. À quoi servent-elles ? Personne ne sait. Probablement à stocker des briquets de rechange, un couteau papillon émoussé qui ne couperait pas du beurre tiède, et la carte de fidélité d'un kebab qu'il insulte par principe mais qu'il fréquente par nécessité calorique. Le camouflage est de type « urbain », ce qui est très pratique pour se fondre dans le décor d'un salon mal éclairé entre une pile de boîtes de pizza et un exemplaire non ouvert de **L'Action Française**.

Mais le clou du spectacle, c'est l'équipement « para-militaire ». Le Rebelle de Canapé adore le velcro. Donnez-lui un patch avec un drapeau ou un crâne stylisé, et il se sent l'âme d'un Navy SEAL en mission à Bagdad. Il porte parfois une veste avec des sangles inutiles, des boucles en plastique qui cliquent à chaque mouvement, créant une ambiance sonore de chantier médiéval dès qu'il tente d'atteindre la télécommande. C'est le « look tactique ». Le genre de tenue qui dit au monde : « Je suis prêt à défendre ma patrie contre l'invasion barbare », alors que la seule chose qu'il défend réellement, c'est son droit à ne pas se doucher avant 17 heures.

Parlons de la morphologie de cette élite biologique. C'est là que le Darwinisme Inversé atteint son apogée comique. Le suprémaciste moyen est convaincu d'être le sommet de la pyramide, le résultat d'une sélection rigoureuse visant à produire des conquérants d'empires. Pourtant, physiquement, il se situe quelque part entre un sac de farine humide et une poire oubliée au fond d'un garde-manger. Il nous parle de « pureté raciale » avec un teint de couleur enduit de plâtre, des cernes qui descendent jusqu'aux pommettes à force de veiller sur des forums sombres, et une dentition qui suggère que le concept de brossage est une invention du Grand Remplacement pour affaiblir l'émail européen.

Quand il se lève — un processus qui nécessite une phase de pré-chauffage de trois minutes et quelques grognements qui rappellent un vieux moteur diesel par -15°C — il est pris d'un vertige. C'est la chute de tension du conquérant. C'est le moment où sa lignée glorieuse se rappelle à lui à travers une sciatique foudroyante. Il se regarde dans la glace, ajuste sa casquette « Keep It White » (achetée avec les allocations de

l'État qu'il prétend mépriser) et voit un croisé. Le reste du monde voit juste un type qui a besoin d'un ventilateur et d'un régime pauvre en glucides.

L'ironie suprême réside dans cette obsession du corps de l'Autre. Le suprémaciste passe un temps infini à analyser la musculature, la forme du crâne ou la pilosité des gens qu'il déteste. Il est l'expert mondial en esthétique masculine étrangère, tout en ignorant royalement que ses propres pectoraux ont depuis longtemps décidé de s'unir pour former une seule et même masse flasque et mélancolique. Il se croit membre d'une race de seigneurs, mais il s'essouffle en ouvrant un sachet de chips. Vous avez déjà vu un « prédateur alpha » lutter contre un emballage plastique ? C'est un spectacle fascinant. Les doigts boudinés glissent, le visage rougit, la veine du front menace d'exploser. On sent que si le sachet de Doritos était une armée ennemie, la civilisation occidentale serait tombée depuis le Néolithique.

Et puis, il y a la barbe. Ah, la barbe de rebelle ! Souvent clairsemée, avec des zones de désertification capillaire qui rappellent le Sahel qu'il redoute tant, elle est censée lui donner un air de guerrier viking ou de philosophe grec. En réalité, elle sert surtout de filet de sécurité pour les miettes de son dernier repas. C'est une réserve stratégique de protéines séchées. On pourrait reconstituer l'historique de sa consommation de fast-food des six derniers mois rien qu'en passant un peigne fin dans cette broussaille triste.

Le plus tragique dans cet uniforme, c'est qu'il est une armure contre le réel. En s'habillant comme un soldat d'une guerre qui n'existe que dans sa tête, le Rebelle de Canapé s'achète une identité à bas prix pour masquer une absence totale de personnalité. Pourquoi apprendre un métier, lire des livres complexes ou cultiver l'empathie quand on peut simplement décréter qu'on est supérieur de naissance ? C'est le fast-food de l'ego. On commande son prestige au drive-in de la bêtise crasse, on l'emballage dans un drapeau, et on le consomme devant un écran en rotant du mépris.

Mesdames et Messieurs, observez-le bien. Car ce spécimen est le meilleur argument

contre ses propres thèses. S'il était vraiment le résultat d'une supériorité biologique, l'évolution ne se serait pas contentée de lui donner un pouce opposable pour scroller sur Telegram ; elle lui aurait donné la dignité de ne pas ressembler à une erreur de casting pour un documentaire sur la sédentarité extrême.

Dans quelques siècles, si l'humanité survit à cette vague de crétinerie, les musées exposeront peut-être un mannequin vêtu d'un treillis AliExpress trop serré, d'un t-shirt à runes synthétiques et d'une paire de baskets orthopédiques. La plaque indiquera : *« Homo Stupidus : Pensait descendre des dieux, est finalement descendu chercher un Uber Eats. S'est éteint d'une embolie pulmonaire en essayant d'expliquer la supériorité de son groupe sanguin à un bot russe. »*

Et le pire ? C'est que même mort, avec son squelette anonyme, il aura encore l'air plus digne que de son vivant, coincé dans son uniforme de guerrier de l'ennui, à trembler de rage parce qu'il a renversé son soda sur son exemplaire de *Mein Kampf* en version PDF. La sélection naturelle est une maîtresse cruelle, mais elle a un sens de l'humour absolument dévastateur. Elle nous a donné le feu, la roue et l'atome, et tout ça pour finir par produire un mec qui pense que son patrimoine génétique le dispense d'avoir à faire des pompes. Le génie humain est sans limites, mais sa connerie, elle, a visiblement trouvé son uniforme de combat.

Chapitre 12

Conclusion : On est tous des cousins cons

Regardez autour de vous. Non, vraiment, faites l'effort. Que vous soyez dans le métro, à une terrasse de café ou en train de faire la queue pour acheter un sandwich hors de prix dont le seul intérêt nutritionnel est de vous filer un ulcère avant quarante ans, observez vos semblables. Ce type en face, avec sa cravate trop courte et son air de porter tout le poids de la gestion de patrimoine sur ses épaules fragiles ? C'est votre cousin. Cette dame qui hurle sur un employé de mairie parce que le formulaire B-32 n'est plus disponible en couleur saumon ? C'est votre cousine. Et ce génie de l'esthétique, croisé au chapitre précédent, qui pense que la forme de son crâne lui donne un droit de préemption sur l'histoire de l'humanité ? C'est aussi votre cousin. Un peu plus éloigné, certes, le genre de cousin qu'on cache dans le grenier pendant les mariages pour éviter qu'il n'essaie de draguer la pièce montée, mais un cousin quand même.

On nous a bassiné pendant des siècles avec des histoires de lignées, de pureté, de racines et de "sang bleu". La réalité biologique, elle, est beaucoup moins élégante et nettement plus humiliante : nous sommes tous les produits dérivés d'une partouze géante et désorganisée qui dure depuis environ trois cent mille ans. L'humanité n'est pas une collection de races distinctes, c'est un immense arbre généalogique qui ressemble furieusement à un buisson ardent après un passage dans un broyeur de végétaux. On partage 99,9 % de notre ADN. Le 0,1 % qui reste, c'est ce qui décide si vous allez avoir les cheveux frisés, la peau mélanodermée ou une propension génétique à détester le coriandre. C'est tout. Le reste, c'est du remplissage pour faire croire qu'on est des individus originaux.

Alors oui, biologiquement, la "race" est une invention de comptoir pour types

complexés qui ont besoin de se sentir supérieurs à leur voisin sans avoir à fournir l'effort de lire un livre ou de faire dix pompes. Mais si la génétique nous unit dans une joyeuse médiocrité moléculaire, ce qui scelle véritablement notre fraternité universelle, c'est notre incroyable, notre inépuisable, notre étincelante capacité collective à être des abrutis finis.

L'unité humaine, la vraie, elle ne se trouve pas dans les chromosomes, elle se trouve dans notre talent pour dire de la merde avec une assurance qui frise le divin.

Peu importe la couleur de votre peau, la forme de vos yeux ou la latitude sous laquelle vos ancêtres ont appris à cuire des racines, vous appartenez à une espèce capable de construire des cathédrales et d'envoyer des robots sur Mars, mais aussi de s'étouffer en essayant de manger une capsule de lessive parce qu'un défi sur TikTok l'y a incité. C'est ça, le vrai miracle de l'évolution. Nous sommes la seule espèce sur cette planète qui a réussi à s'élever au-dessus de la chaîne alimentaire pour mieux se vautrer dans la fange de l'absurdité numérique.

On est tous cousins, certes, mais on est surtout les membres d'un club de bridge cosmique où tout le monde triche et personne ne connaît les règles. Le racisme est, de ce point de vue, le summum de la connerie : c'est comme si des passagers du Titanic se battaient pour savoir qui a la plus belle cabine alors que l'orchestre est déjà en train de jouer son dernier morceau avec de l'eau jusqu'aux genoux. On est tous sur le même radeau de pierre qui déboule à 100 000 kilomètres-heure dans un vide intersidéral terrifiant, et notre principale occupation consiste à pointer du doigt le mec d'en face parce qu'il n'adore pas le même ami imaginaire ou parce que son épiderme a synthétisé un peu plus de mélanine que le nôtre.

C'est là que le bât blesse. Si nous étions vraiment si "supérieurs", si nos fameuses "identités" étaient si solides, est-ce qu'on passerait autant de temps à essayer de prouver que le voisin est une sous-merde ? Le lion ne passe pas sa journée à expliquer aux gazelles qu'il est au sommet de la hiérarchie ; il bouffe la gazelle et passe à autre

chose. L'humain, lui, a besoin de schémas, de graphiques foireux et de théories pseudo-scientifiques pour justifier le fait qu'il n'aime pas la gueule du type qui habite de l'autre côté de la frontière. C'est une insécurité constante, une névrose d'espèce. Nous sommes des primates anxieux qui ont inventé le concept de "pureté" pour oublier qu'on descend tous d'un ancêtre commun qui passait ses journées à se curer le nez avec un bâton en espérant ne pas se faire bouffer par un léopard.

La vérité, c'est que nous sommes tous liés par une solidarité de l'échec. Nous partageons la même peur du vide, la même propension à croire aux théories du complot quand la réalité devient trop complexe pour nos petits cerveaux de chasseurs-cueilleurs égarés dans un monde de fibre optique, et la même capacité à nous indigner pour des futilités tout en ignorant les catastrophes imminentes. Un nazi ukrainien, un suprémaciste noir américain, un intégriste religieux de n'importe quel bord et un bobo parisien persuadé que les cristaux soignent le cancer ont beaucoup plus en commun qu'ils ne voudront jamais l'admettre : ils sont tous convaincus de détenir une vérité qui les place au-dessus de la mêlée. Ils sont tous les actionnaires majoritaires de la Société Anonyme de la Connerie Universelle.

L'histoire de l'humanité n'est pas une marche triomphale vers le progrès des races, c'est un long sketch des Monty Python écrit par un scénariste sous acide. On a inventé l'écriture pour tenir des comptes d'épicier, l'imprimerie pour diffuser des pamphlets haineux, et Internet pour regarder des vidéos de chats et s'insulter entre cousins éloignés à propos de la température idéale de cuisson d'une pizza.

Si on pouvait extraire l'essence de notre connerie collective, on pourrait alimenter des étoiles entières pendant des milliards d'années. On est capables de s'entretuer pour des bouts de tissus colorés appelés drapeaux, alors qu'on partage le même code génétique qu'un champignon à 50 %. Vous vous rendez compte ? On est à moitié des pleurotes, mais on trouve quand même le moyen d'être arrogants. On devrait avoir la modestie d'un légume, mais on a l'ego d'un soleil.

Alors, pour conclure ce manuel de survie en milieu débile, il est temps d'embrasser notre réalité de cousins cons. C'est peut-être ça, le secret de la paix mondiale : réaliser que personne n'est spécial. Votre héritage n'est pas une forteresse, c'est une auberge de jeunesse espagnole où tout le monde a perdu ses clés et où la douche est bouchée. Votre sang n'est pas noble, c'est juste un liquide de refroidissement pour une machine biologique complexe mais mal réglée.

La prochaine fois que vous croiserez un spécimen de "Homo Stupidus" qui vous expliquera avec des trémolos dans la voix que sa lignée est le summum de la création, ne discutez pas. Ne sortez pas de statistiques sur les migrations néolithiques. Contentez-vous de lui sourire, avec cette tendresse un peu triste qu'on réserve aux oncles qui ont trop bu au repas de Noël. Dites-vous qu'il est votre cousin. Un cousin très, très con, certes, mais un membre de la famille quand même.

Nous sommes une seule et même espèce, unie par le fil invisible de l'ADN et par le câble haut débit de la bêtise. Et tant qu'on n'aura pas compris que notre plus grand ennemi n'est pas l'Autre, mais notre propre tendance à croire qu'on est mieux que lui, on continuera à tourner en rond dans cette cage dorée qu'on appelle la Terre.

On est tous des cousins cons. C'est pas forcément glorieux, c'est pas très "Instagrammable", mais c'est la seule vérité qui tienne. Allez, maintenant, posez ce livre, allez voir votre voisin, et rappelez-vous que s'il est insupportable, c'est probablement parce qu'il partage vos gènes. On est ensemble dans cette galère. Et vu la gueule du capitaine, on ferait bien d'apprendre à ramer de façon synchrone, parce que l'iceberg de la réalité, lui, se fout pas mal de votre groupe sanguin.

Bienvenue dans la famille. C'est le bordel, tout le monde gueule, personne n'écoute, mais au moins, on n'est pas tout seuls. C'est déjà ça, non ?

FIN

Merci d'avoir lu "Ta race n'existe pas mais ta connerie si"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)